

Entre avant-garde et post-modernisme

Florica Bud fait preuve d'une grande disponibilité concernant le domaine illimité du ludique. Dans ses écrits, se manifeste, sous de nombreuses formes, la volupté et l'émotion de la rencontre avec la magie du langage, la poétesse laissant son imagination se déployer pleinement, déployant une large palette, comme chez les impressionnistes, de couleurs, de lumière, de fraîcheur de plein-air, des formes aux contours imprécis, évanescents, une pratique aux contrastes et aux combinaisons insolites. Tout ceci procure une sensation détendue de câlinerie, d'évasion sans souci dans le monde diaphane d'un *jeu second*, de délice et de pétulance. L'écriture semble être pour l'auteur une activité qui se suffit à elle-même et à laquelle elle s'abandonne toute entière. Elle a débuté avec de la prose courte, elle a ensuite publié quelques romans, un volume de pamphlets, et de la littérature pour enfants. Dans tous ces livres, on remarque un mouvement continu, de la désinvolture, de l'exubérance et de l'ingéniosité.

Le démon ludique se manifeste également dans ces deux recueils de poèmes *Crucificat între paranteze/ Crucifié entre parenthèses* (Editions Ramuri, Craiova, 2010, prologue de Horia Gârbea, traduction de Nicole Pottier) et *Pierd monopolul iubirii/ Je perds le monopole de l'amour* (Editions Ramuri, Craiova, 2010, prologue de Gheorghe Grigurcu, traduction de Nicole Pottier). Même si rien de grave ne paraît troubler la poétesse, celle-ci contemple le monde avec l'humour amer d'un Arlequin. Les souffrances, les angoisses, les problèmes métaphysiques sont tout à fait éludés. Pourtant, des thèmes importants tels l'amour, le temps, le bilan de la vie, ne sont pas ignorés, mais traités d'une manière la moins sentimentale possible : « aime-moi car j'ai reçu en secret / tout comme un chien sans maître / une libération diabolique. / Entraîne-moi ! / dans la poussière polymorphe de l'amour / en amadonnant ma croyance / et qu'à la place du ravissement / guette le désespoir. / Caresse-moi ! / si tu sais écraser des inerties / les mains libres de liens / lisant le regret dans mes yeux / rimmelés, tantôt verts, tantôt bleus / de la réconciliation avec soi-même. / Créature isolée et habilement écrasée / entre un oui, oui et un...non, non / qui accepte en fanant des marguerites / la notification de paiement. » (*La poussière polymorphe de l'amour*).

Poésie au flux impressionnant, entraînant les aspects les plus inattendus de la réalité environnante, agitation existentielle, images, publicités, lieux et objets exotiques, vitrine mondaine, extravagances, états sublimés, tout en leur attribuant une marque familière et féminine. Les clichés acquièrent une nouvelle sémantique, l'auteur effectue des raccords paradoxaux, libère parfois la dictée supra-réaliste, tout en maintenant une remarquable verve. Ne manquent ni les allusions, ni les hermétismes, ni la parodie, telle celle du Cantique des Cantiques, au début du premier volume : « aime-moi, petit né du héron et de l'ambre / si tel est ton bon vouloir », « aime-moi en un strict régime d'urgence », « aime-moi sur l'échelle de l'évolution vers le bien », « aime-moi, royal prodige de mots tardifs / *Ramasseur* aboulique des perles de jade / du sérum anti-vipérin ». On met des sourdines post-modernistes aux impulsions pathétiques

On ne peut pas ne pas admettre que cette poésie, essentiellement ludique, possède une mystique, une mythologie qui lui est propre, ouvrant sur des labyrinthes, évoquant des zones abstruses, de l'ineffable : « je raconte en sifflant une partie du rêve / peuplé par des fantômes oubliés / mais Aris passe indifférent / à l'absurde qui se cache / sagement dans le conte dépourvu / du charme des chandelles. / L'homme qui glisse sous la glace / pose le signe d'égalité / à côté de la monotonie / sur le compte de l'impossibilité physique / de se poster sur l'axe *des x* / rêvant ... *in facto* ... / de la projection sur l'axe *des y* / plus près du ciel. » (*Crucifié entre de mesquines parenthèses*) On ne peut réprimer la séduction du ludique, la complicité avec l'esprit burlesque surgit à la lumière de façon inattendue, même lorsque

l'auteur semble avoir une autre intention : « Ashley court seul / après la calèche de la classe atypique / d'où il se détache difficilement. / Durant tout ce temps / le désordre le conduit vers des obligations qui le dépassent / approximativement de cinquante centimètres. / Il reste agenouillé / me forçant à revenir / du point brûlant / où je perds la tête / sur la terre glacée. / Possesseur d'une *boutique de mots* / il esquisse sans rime ni raison / des plans lamentables de bonheur tiède / juste le troisième jour après les ...épîtres / parieur sur un petit *e* écrit manuellement / caché dans le mot décavé - décavée. » (*Boutique de mots*). On recourt à divers types de déstructuration, à la désémantisation, à de multiples connexions, à des sens évasifs, à une ironie qui prend sa source le plus souvent dans l'innocence. Le discours passe sur l'anecdotique, il devient formel, véhiculant tantôt de vagues champs sémantiques, tantôt des gestes poétiques, des attitudes : idées de jeu, d'hermétisme, de se libérer des règles, d'exercice technique. L'écrivain invente des mots, utilise de nombreux termes scientifiques, transforme le message en permutations dadaïstes. Cet humour absurde, sec, fonctionne de manière élégante, semblable à celui pratiqué dans les limericks (*poèmes humoristiques d'origine anglaise, NDT*), ou bien poésie du non-sens rencontrée chez Edward Lear et Christian Morgenstern : « La divine.dive.faute ! / Je fais un bâti d'un cri / montée désespérée à priori / sur des remparts aux lignes mélodiques / persécutant désuètement l'intégralité de l'amour. / Je combine des désirs redoublants avec des lois / analytiques délimitant le déplacement / dans l'espace affilié au mouvement de soi / construction conçue sur un mode ennuyeux. / Şoi et ...Anunu, l'autre nom / nous décantons de façon post...traumatique / les particules honnêtes de celles / envoyées dans l'espace éthérisé / pour espionner un pauvre trapèze... / resté codé pour x raisons. » (*Nous décantons l'amour de façon post...traumatique*). Rappelant les fiches du *Dictionnaire onomastique* de Mircea Horia Simionescu, de mystérieux noms d'hommes sont évoqués, qui commencent par la lettre *a* : « Aghust, propriétaire de lettres / et ses esclaves restent titulaires / et sages, alignés en rangs / parfaits sur les traces d'un labyrinthe / indécis à l'engloutir / ou juste à nous endormir. / Ils sourient glacialement / en préparant à partir de mots allusifs / de petits cartons attentivement façonnés. / Le rouge est un ultimatum pour les esclaves / le jaune est ultra passionnel / conjugué harmonieusement avec / ave Auguste, le maître / affermé avec désinvolture par les serfs. / Trouvé à la dérive des réponses / tranchant, tu feras une incision / dans la chair suintante encore vivante / staphylopede primitif marin sali / *tu.inventeras*. *tu.réinventeras.l'amour*. » (*Propriétaire de lettres*)

Dans le second volume, *Pierd monopolul iubirii/ Je perds le monopole de l'amour*, l'ironie domine encore plus. Les belles frigides de Cluj Napoca sont *violentées en subsidiaire / par le pithécanthrope amour de soi*, la futilité est mesurée par les battements *du coucou*, la souffrance est *recyclable*. Les textes sont bourrés d'expressions issues de la réalité immédiate, de termes mathématiques, de noms propres exotiques, occultes (tous commencent par *a*), de termes inventés, d'allusions à une énigmatique sensualité : « j'essaie de m'infiltrer / poupée de cire brûlante coulée / en un lieu ancien aux moeurs indécentes / peuplé de fantômes décavés en ivoire / remplaçant dans la formule merveilleuse / de ceux qui possèdent le pouvoir au carré un pauvre sinus. / Je me redresse, je glisse doucement tout en faisant / effectivement les yeux doux à un *cosinus carré*. / Je tombe du cocon de soie élu / et, extasiée par le parfum de la feuille de mûrier, / je le perds en oubliant Alexicus / dans le point de départ vers... Rome. » (*J'envoie des baisers à un cosinus carré*). La poésie laisse toujours ouverte, de manière provocante, la porte d'une intimité dans une alcôve imaginaire. A partir de là se crée l'impression d'une permanente confession, suave, fragile, d'une féminité capricieuse, inclinée vers un bavardage cryptique : « *Remarques-tu, toi aussi, vieux batelier, / comme notre temps s'écoule / parmi les particules qui composent / aristocratiquement le sable de la clepsydre ?/ Je m'adresse à Alin qui de nos jours / devient ignorant du fait de la lune. / Dans la boule de cristal je suis / l'impuissance à accomplir la magie / pour lancer des*

pierres merveilleuses / par-delà le clos aux hérissons / admis officiellement mais sans aucune place / au festin avec des limaçons et des roses à griller. / Je m'enveloppe dans la rancœur même si / j'aurais dû naître / avec d'autres défauts / impardonnables / ou tout au moins les mimer / attentive à ses côtés / pour qu'il ne soupire plus d'envie / sur un ... rythme de salsa. »
(*Vieux batelier*)

Florica Bud combine deux modalités différentes, voire même contradictoires, de faire de la poésie, l'avant-garde et le post-modernisme. Dans le premier cas, on remarque l'appétence pour toute sorte d'innovations ludiques, pour l'absurde et le non-sens. A cet égard, on peut parler de non-littérature. Dans le second cas, il se produit une réaction (surtout grâce à des moyens techniques) contre la saturation due à la rhétorique, au pathétique et aux illusions subjectives. Voilà pourquoi, probablement, on recourt à l'évasion dans l'esthétisme, par le biais de la neutralisation et de l'abstraction du discours, l'annihilation de la narrativité, et la pragmatique du langage. Ce genre de poésie est surtout intéressant sur le plan expérimental.